

Les comptes-rendus du



Carrefour d'animation et de participation à un monde ouvert

435 Rue du Roi, Québec (Qc) - G1K 2X1 – Téléphone : (418) 525-6187 poste 221
Télécopieur : (418) 525-6081 – Courriel : carrefour@capmo.org
Site Internet: www.capmo.org

Octobre 2011

Au sens politique, l'aliénation correspond à un sentiment de dépossession de l'être, une dissociation du pouvoir autonome de penser par soi-même, et une intériorisation du schéma réflexif de l'opresseur qu'on retourne contre soi et ses semblables. À ce titre, il existe plusieurs degrés d'aliénation et nous en sommes tous et toutes plus ou moins victimes. La pensée dominante véhiculée par les médias de masse équivaut trop souvent à un déni de penser. « Du pain et des jeux » sont malheureusement devenus la norme. Collectivement, cela est malsain au sens que l'hébétérité ne peut faire de nous un peuple intelligent et sûr de soi. Ici, devant l'histoire, nous ne pouvons agir comme un troupeau désesparé qui se précipite sur l'aubaine de l'heure comme solution à tous ses problèmes. L'être aliéné cherche son maître à l'extérieur de lui-même car il est disposé à se faire manipuler.

L'aliénation serait en fait le contraire de l'authenticité. Elle est construite d'un ensemble de fausses valeurs et de semis-vérités dont on arrive à nous faire croire qu'elles possèdent le pouvoir de nous épargner l'effort de la réflexion. L'individualisme des sociétés de consommation représente la voie royale vers la déshumanisation et la dissolution de l'être, car il ne s'agit pas de penser qu'à soi. Cette société et ce monde si fragile ne se construisent pas

sur le superficiel et l'éphémère. C'est ici que des nations autochtones soulignent le danger du vide intérieur qui mène à l'autodestruction. Trop occuper à vouloir posséder le monde, nous avons oublié de le contempler. En fait nous sommes possédés d'une avidité profonde et nous avons besoin d'un exorcisme pour réapprendre à vivre.

Le vide intérieur inhérent à la condition humaine exige d'être comblé. C'est peut-être ici que se trouve la source de tous les systèmes d'aliénation qui cherchent à nous épargner bien du temps et des souffrances inutiles, mais l'illusion qu'ils renferment ne peut nous conduire qu'à une ruine encore plus grande.

Le plus fascinant c'est que si l'on choisit individuellement et collectivement le chemin contraire à l'aliénation, la maison habitée plutôt que la maison vide, on finit par se retrouver nombreux sur le chemin de la réappropriation de soi. Pour ce faire, nous devons connaître la différence entre la réalité et l'utopie. Ces deux versants du monde constitués du réel possible et de l'horizon rassembleur vers lequel nous marchons, doivent coexister dans notre esprit afin de préserver l'espoir vivant et nous épargner les désenchantements d'un idéal inaccessible sur l'échelle d'une vie humaine. Plus nous creusons, davantage nos racines seront solides, car dans l'accomplissement de cette quête inachevée, nous apprendrons à retisser nos liens de parenté avec tous les humains de la Terre, passé, présent et à venir.

Yves Carrier

POUR SORTIR DE L'ALIÉNATION



**SOIRÉE DE POÉSIE
À PARTIR DE L'ŒUVRE
DE GASTON MIRON**

Quand: Jeudi, le 13 octobre à compter de 18h30
(un souper à contribution volontaire est offert à 17h)

Où: Au 435 rue du Roi, au 2ième étage

Pour info: 418-525-6187 poste 221



Étaient présentEs:

Robert Lapointe
Claude Garneau
Gérard Coulombe
Renaud Blais
Hélène Bédard

Patricia Bécavin
Yves Carrier
Ulisses Nieves-Flores
Émilie Frémont-Cloutier
Frédéric McDuff

Gaston Miron

Né en 1928 à Saint-Agathe des Monts, décédé en décembre 1996, Gaston Miron est considéré comme le poète national du Québec. Marqué dès son enfance par la domination que subissent ses contemporains, il affirme sa fibre nationaliste en défendant la grandeur d'un peuple qui n'en finit plus de naître.

Lecture de textes choisis de l'Homme rapaillé paru en 1970.

La pauvreté anthropos

Ma pauvre poésie en images de pauvres
Avec tes efforts les yeux sortis de l'histoire
Avec tes efforts de collier au cou des délires
ma pauvre poésie dans tes nippes de famille
De quel front tu harangues tes frères humiliés
De quel droit tu vocifères ton sort avec eux
Et ces charges de dynamite dans le cerveau
Et ces charges de bison vers la lumière
Lumière dans la gangue d'ignorance
Lumière emmaillotée de crépuscule
N'est-ce pas de l'inusable espoir des pauvres
Ma pauvre poésie avec du cœur à revendre
De perce-neige malgré les malheurs de chacun
De perce-confusion de perce-aberration
Ma pauvre poésie dont les armes rouillent
Dans le haut-côté de la mémoire
Ma pauvre poésie toujours si près de t'évanouir
Dans le gargouillement de ta parole
Désespérée mais non pas résignée
Obstinée dans ta compassion et le salut collectif
Malgré les malheurs avec tous et entre nous
Qu'ainsi à l'exemple des pauvres tu as ton orgueil
Et comme des pauvres ensemble un jour tu seras
Dans une conscience ensemble
Sans honte et retrouvant une nouvelle dignité.



Gaston Miron

Discussions

Quelles sont les émotions que font monter en vous cette poésie ? Quelles impressions vous viennent à l'esprit à la lecture de « La pauvreté anthropos » ?

La pauvreté est un sujet important pour le CAPMO, c'est pourquoi nous avons choisi ce poème pour débiter la soirée. Moi, je n'aime pas la poésie lorsqu'elle est trop tournée vers elle-même, que l'auteur nous fait part de ses troubles intérieurs et qu'il en reste là. Ce n'est évidemment pas le cas de Miron qui se soucie de la souffrance d'autrui avec lequel il communique d'une certaine façon. Ce n'est pas une poésie élitiste. Au contraire elle nous parle du quotidien. L'auteur nous révèle la souffrance cachée derrière l'ignorance et la pauvreté. Il y a des idées maitresses dans ce texte qui possèdent une résonance pour moi car elles parlent de la condition humaine de nos ancêtres. Miron ne se contente pas de décrire la beauté du monde ou son propre désarroi, il est en quelque sorte un poète sociologue, un psychanalyste de l'inconscient collectif, un historien de nos souffrances quotidiennes.

Est-ce que Miron ne parle pas ici tout simplement de la pauvreté inhérente à la condition humaine comme être incomplet ?

Dans le processus de militance, il faut saisir l'oppression pour pouvoir retrouver sa dignité abuser. Je vois de l'espoir dans tout cela.

Il touche la fibre nationaliste. Je me souviens de la crise d'octobre même si je n'avais que cinq ans en voyant la réaction de mon père qui écoutait les informations. Quand je lis ce texte, il va chercher une souffrance inhérente à ce peuple conquis. Comme il existe une souffrance de non accomplissement pour un Mexicain ou un Américain, de sentir cette abîme entre la réalité et l'idéal national, mais il existe une souffrance d'être Québécois, d'être un peuple inachevé. Nous avons un pays utopique qui ne se réalise pas, rêver, que l'on voudrait voir, et on regarde la réalité et ce n'est jamais cela.

Miron a été frappé dans son enfance par la pauvreté matérielle des francophones par rapport aux anglophones qui venaient en vacances à la campagne dans les Laurentides. Il a aussi constaté une pauvreté intellectuelle. Quand on parle de sortir les gens de la pauvreté, on ne pense qu'au matériel, mais qu'est-ce qu'on fait de la pauvreté intellectuelle ?

Il en parle beaucoup.

Pour moi Miron parle de la pauvreté humaine. On peut être riche matériellement et intellectuellement mais être pauvre humainement. C'est l'égoïsme de l'être humain qui constitue sa plus grande pauvreté. L'enfant qui joue dans son carré de sable, vit encore dans le monde de l'intuition et des rêves. Alors que lorsque nous devenons adultes nous vivons dans le carré de la logique et de la raison. Miron va jusque dans cette pauvreté qui vient de nos tripes. Dans le système capitaliste la fraternité est niée, car nous voulons demeurer ignorant du sort de l'autre. Il ne faut pas seulement s'entre-aider dans des situations difficiles mais le faire constamment. Passe la crise, on se sauve et on retourne dans son cocon. Je sens cela de lui.

La pauvreté intellectuelle

Moi je ne connais pas beaucoup Miron et j'aime ce que nous sommes en train de faire comme analyse. Quand j'ai vu le thème de ce soir, cela m'a attiré beaucoup. Cette année, c'est le quinzième anniversaire de sa mort. Dans la première phrase, il faut garder à l'esprit que son arrière-grand-père était analphabète et qu'il vient d'un milieu très humble, tout comme moi d'ailleurs. Nous n'avons pas l'instruction mais cela ne veut pas dire que les gens étaient stupides et moins débrouillards pour pouvoir survivre. Ils savaient d'autres choses. Mais la culture lettrée nous ne l'avions pas et je sens cela dans ses premières phrases : « Ma pauvre poésie en images de pauvres... De quel front tu harangues tes frères humiliés, de quel droit tu vocifères ton sort avec eux... » Vers la fin du poème, je sens qu'il a sa fierté, il dit orgueil mais moi j'appellerais cela de la fierté, il dit : « Ainsi à l'exemple des pauvres tu as ton orgueil et comme des pauvres ensemble, un jour tu seras dans une conscience ensemble, sans honte, et retrouvant une nouvelle dignité. » Il parle de nous les Québécois.

Il a un espoir. On peut le lire cent fois et on y trouvera encore de nouveaux sens.

Pour moi, Miron ne parle pas de la pauvreté humaine mais la pauvreté anthropos. Mettre la pauvreté humaine cela aurait pu être compris comme quelque chose de péjoratif. Alors que la pauvreté anthropos ce n'est pas la même chose.

Pour moi anthropos réfère à une pauvreté culturelle.

Il parle de la pauvreté de la condition d'être humain. Il me fait penser à Émile Zola et à Victor Hugo.

« Lumière dans la gangue d'ignorance » mais en même temps, on peut y lire trois ou quatre sens.

À l'époque, l'analphabétisme n'était pas un tare en soi puisque pour survivre il fallait d'abord savoir cultiver et connaître plein de choses de base comme construire une maison ou s'occuper des animaux, des savoir-faires davantage que des connaissances abstraites. Sauf que les gens qui étaient analphabètes étaient enfermés dans l'univers juridique, économique, politique, voire théologique, de ceux qui maîtrisaient le vocabulaire et édictaient les règles. Les gens ordinaires étaient soumis à un ordre dont ils ne comprenaient pas les règles. Ils subissaient les règles davantage qu'autre chose.

Dès les premiers vers de ce poème, il évoque davantage la pauvreté culturelle que la pauvreté matérielle.

Oui mais l'analphabétisme signifiait que tu devais travailler de tes mains et gagner ton pain à la sueur de ton front, ce qui équivalait à une vie de misère.

Pour moi, la référence à la pauvreté intellectuelle est évidente parce que la culture est produite par les élites. Lorsqu'on parle d'analphabétisme, on parle d'instruction publique, savoir lire, écrire, compter. On dénote cette forme de pauvreté qui est du au manque de scolarité. La pauvreté intellectuelle on la voit encore de nos jours même si on a essayé de faire un peuple instruit au cours de la Révolution tranquille. Aujourd'hui le système d'éducation ne vise plus à former des gens instruits mais des consommateurs. Ce qui fait qu'on a remplacé une forme de pauvreté par une autre plus pernicieuse. D'après moi, ce sont souvent les intellectuels qui déclenchent les révolutions parce qu'ils remettent en question les systèmes de gouvernance. D'autre part, la pauvreté intellectuelle entraîne la pauvreté matérielle. Tout se tient. Autrefois il y avait des élites clairement identifiables, aujourd'hui on berne la population en créant un écran de fumée.

Cela rejoint le thème « pour sortir de l'aliénation ». Mettre le doigt sur le problème, nous permet de cesser de chercher des boucs émissaires.

Miron est en amour avec le Québec qui n'existe pas encore. Il est en quête du Québec. Il sublime ce désir dans l'amour de la femme. Il en vient à confondre dans ses textes la femme et le Québec. Dans « L'amour et le militant » par exemple, il est surprenant. « Chaque jour, je m'enfoncé dans ton corps et le soleil vient bruire dans mes veines. Mes bras enlacent ta nudité sans rivage où je déferle pareil à l'espace sans bord. Sur les pentes d'un combat devenu total, au milieu de la plus quotidienne obscurité, je pense à toi tel qu'au jour de ma mort. Chaque jour tu es ma seule voie céleste. Malgré l'érosion des peines tourmenteuses, je parviens à hisser mon courage faillible. Je parviens au pays lumineux de mon être que je t'offre avec le goût d'un cours nouveau. Amour, sauvage amour de mon sang, dans l'ombre mouvant, visage du vent dans les broussailles, femme il me faut aimer. Femme de mon âge comme le temps précieux et blond du sablier. (...) Si j'étais mort avant de te connaître, ma vie n'aurait jamais été que fil rompu. Pour la mémoire et pour la trace, je n'aurais rien su de mon corps d'après la mort, ni des grands fonds de la durée, rien de la tendresse au long cours, de tes gestes. Cette vie, notre éternité qui tracte la mort et j'en finis pas d'écouter les mondes au long de tes hanches. » Mon impression est basée sur une lecture complète de l'œuvre où la femme aimée devient la métaphore du pays désiré.

C'est cosmique. Mais il y a quelque chose qui est vrai là-dedans, c'est que le Québec se fait dans l'amour, à chaque génération qui se forge. La vérité c'est que c'est grâce à l'amour humain que le peuple se régénère.

Sa vie intime est reliée au cosmos et à l'univers. L'acte d'aimer devient cosmique.

On en revient toujours aux trois vertus théologiques. Il y a de l'espérance et de la force là dedans.

C'est aussi comme le Québec ce poème, tu sens la fougue qui monte mais à la fin tu ne sais plus s'il va se diriger d'un côté ou de l'autre.

Même si le Québec ne se réalise pas dans sa forme politique achevée, la survivance demeure un impératif éternel pour nous depuis le début de cette colonie. Nous serons toujours tenus à la survivance, à cause de la langue mais aussi du climat et de toutes sortes de raisons dont la survivance économique n'est pas la moindre. L'environnement va aussi devenir un motif d'inquiétude dans les prochaines années. Donc nos liens, parce qu'un peuple est d'abord constitué d'un ensemble de liens que nous entretenons les uns avec les autres. Si plus personne ne se parle, nous ne serons plus un peuple.

N'oublions pas que si aujourd'hui nous parlons encore français, c'est grâce à nos ancêtres qui ont tenu à maintenir le français même s'ils étaient très peu à savoir l'écrire correctement. Montréal et Québec étaient anglais au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle. Les Québécois et les Québécoises étaient des ruraux entraînés à la survivance.

Dans les Cantons de l'est les Loyalistes ont été francisés.

Donc il y a une histoire d'amour encore là ?

L'acceptation des différences n'allait pas de soi mais les gens ont appris à cohabiter.

Ce sont les autochtones qui ont commencé le métissage.

Champlain avait établi un rapport plus cordial avec les amérindiens que nos voisins du sud.



Séquences

Ce poème emploie le vocabulaire du monde de la rue, des gens peu instruits qui en arrachent, qui travaillent de leurs mains en voyant la misère des autres. À un moment donné, je me lève et je me bats pour être solidaire avec ceux qui luttent. C'est nous autres. Dans les lignes qui suivent on sent sa colère.

« Vous pouvez me bâillonner, m'enfermer, je crache sur votre argent en chien de fusil, sur vos polices et vos lois d'exception, je vous réponds non. »

« J'ai mal à ma mémoire car je n'ai pas de mémoire. » Cela m'a frappé quand je l'ai entendu. C'est vrai que nous sommes un peuple qui s'oublie en permanence.

Quand on lit des analyses psychanalytiques de l'histoire du Québec, on sait pourquoi on ne veut pas se souvenir. C'est le traumatisme initial et même pour ceux qui ont poussé plus loin, c'est le traumatisme de la coupure avec la Mère-Patrie.

Je ne suis pas d'accord avec cela. Nous ne sommes pas l'Australie qui était une colonie pénitentiaire. Ici ce sont des troisième ou des quatrième de famille qui n'avaient pas part à l'héritage s'ils étaient restés en France car c'était l'ainé qui recevait tout. Pour plusieurs c'était la seule chance qu'ils avaient d'avoir quelque chose à eux. En France, presque aucun pauvres ne possédaient une terre. 80% de ceux qui ont émigré au Québec pendant la Nouvelle-France le faisait avec l'espoir au ventre.

Les Filles du Roi n'avaient pas de dote et c'est le Roi qui la payait. Les femmes avaient encore moins de chance que les hommes. Les Filles du Roi sont environ 730 et elles vont toutes avoir sous peu leur biographie sur internet. En France elles n'auraient pas eu d'avenir parce qu'elles étaient pour la plupart orphelines. Ce n'étaient pas des prostituées comme certaines rumeurs l'ont laissé entendre. Elles étaient pupilles du Roi parce que leur père était mort au combat au service du Roi.

On reconnaît les thèmes associés à la terre, à l'agriculture dans ce poème. Il y a plein d'évocations comme la Haute-Abitibi ou encore la Ouananiche de fin d'automne. Miron utilise nos expressions parce qu'il sent comment on lit et comment on dit les choses. C'est très profond.

Pour faire une analogie avec la colonisation de l'Amérique latine, la fin ne justifie pas les moyens. Ceux qui sont venus d'Espagne sortaient de prison et des quartiers pauvres. L'être humain a toujours peur de l'inconnu de sorte que plusieurs préfèrent un mal qu'il connaisse à l'inconnu. La majorité ont préféré demeurer en Espagne plutôt que de risquer l'aventure. C'est pourquoi les gens qui sont venus d'Europe en Amérique étaient des gens qui n'avaient rien à faire dans leur pays d'origine. « Si ici il n'y a rien à faire pour moi, je préfère partir et aller voir ailleurs. » Alors c'étaient surtout des gens en provenance des basses classes sociales.

Moi Miron me fait penser à un poète congolais. Beaucoup de poètes africains écrivent en français. C'est de la très belle poésie qui est à rapprocher de la poésie québécoise.

La force des grands poètes c'est qu'ils sont branchés sur la souffrance de leur peuple. Ce n'est pas une poésie d'élite qui caracole sur son bien-être ou sur son mal-être.

Alain de Grandbois est un autre grand poète qui a publié ses premiers poèmes en Chine au début des années 1930. Il vient de Saint-Catherine de la Jacques-Cartier.

Les années de déréliction

Il parle de lui en « Je » mais en même temps il parle des autres. Il utilise un « Je » universel. Dans sa cosmogonie, il n'est pas seul, mais en même temps, il ne parle pas pour les autres. Il parle pour lui. C'est une petite ambiguïté que je constate. Il emploie toujours un « Je » ouvert sur les autres. C'est comme si son individualité rejoignait l'universel.

Je suis en train d'approfondir. Au fond, il lutte avec lui-même parce qu'il est capable de beaucoup plus que ce qu'il est vraiment. Il dit : « Puisque je suis perdu comme beaucoup des miens, que je ne peux parler autrement qu'entre nous ma langue pareille à nos désarrois et nos détresses et bientôt pareille à la fosse commune de tous. » On parle de déréliction, de désespérance, mais probablement qu'il ne réussit pas à actualiser tout ce qu'il veut vivre dans son milieu.

Il y a toujours une grande distance entre nos aspirations, nos idéaux, et cela reste souvent dans notre tête et dans notre cœur mais cela ne se réalise jamais dans l'amplitude de tout ce qu'on rêve.

Peut-être se désolait-il de son petit village en hiver où la vie intellectuelle ne devait pas être si brillante.

Il a passé la majeure partie de sa vie à Montréal mais il réfère beaucoup à Sainte-Agathe des Monts dans ses écrits.

N'y a-t-il pas aussi dans ces lignes la réaction devant un destin collectif qui nous a été volé ? Un destin qu'on ne peut pas saisir et qu'on ne peut pas prendre à bras-le-corps parce que notre destin a été usurpé par d'autres. Et tous les peuples colonisés de la Terre peuvent dire la même chose. Soit ce sont les élites qui usurpent le destin du peuple, soit ce sont les puissances étrangères qui décident à leur place de les ramener dans le droit chemin come ce fut le cas au Chili d'Allende avec le coup d'État de Pinochet. L'armée a corrigé l'erreur que le peuple a commise dans sa trop grande ignorance. C'est un peu cela que j'entends dans Miron. Il parle d'un destin qui ne peut pas s'accomplir parce qu'il y a des choses qui l'entravent, des forces qui l'empêchent de se réaliser. La nature profonde des humains et de la nation est usurpée par d'autres.

« Puisque j'ai perdu, comme la plupart autour, perdu la mémoire à force de misère et d'usure, perdu la dignité à force de me rabaisser et le respect de moi-même à force de dérision. »

Si on lit entre les lignes, on peut apercevoir une forme de critique sociale. Il est conscient de tout cela et aussi de son impuissance à pouvoir changer le cours des choses. La poésie est une façon élégante de faire passer le message de sa révolte et de sa colère qui ne seraient pas reçus autrement. C'est un homme de son époque qui voyait comment est-ce que la société évoluait. Sa souffrance est le constat de son impuissance à changer les choses.

Déréliction signifie déclin, un peu comme déliquescence. Tous nos commentaires du premier poème rejoignent celui-ci sur la question de la pauvreté et de la langue.

Il est certain que nous pénétrons dans sa pensée à la lecture de chaque poème. Ce qui fait que l'un nous aide à comprendre l'autre.

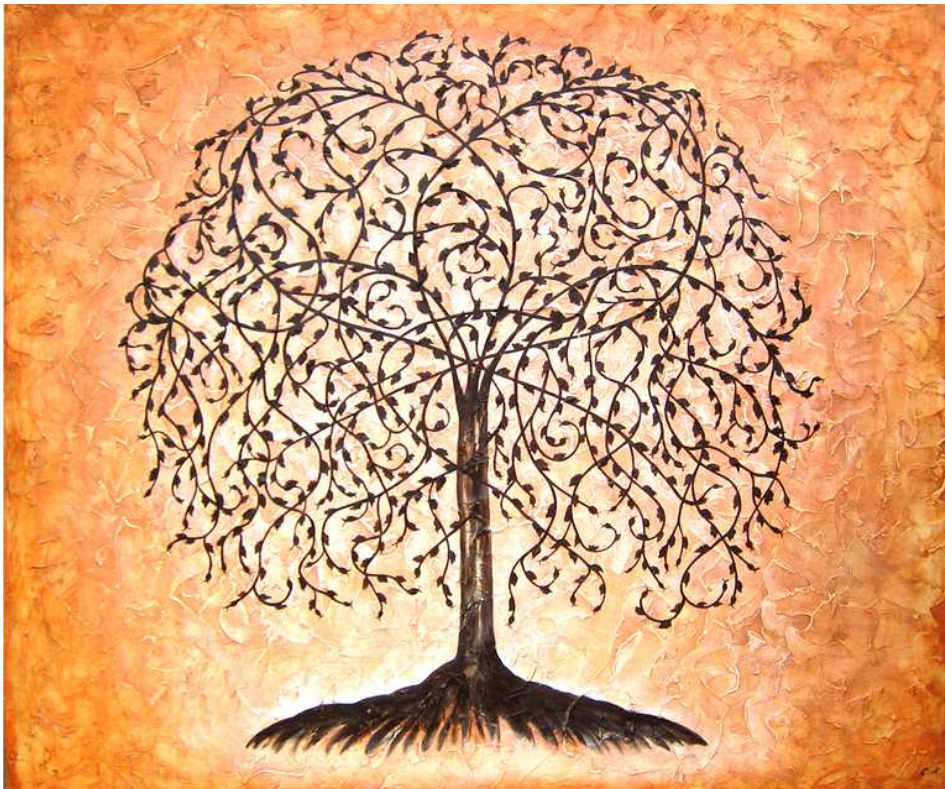
Écrire dans les années soixante et soixante-dix, c'était écrire dans une situation où les gens se sentaient inférieurs par rapport aux anglais. Ce sentiment là était particulièrement vrai dans les villes comme Montréal où les anglophones occupaient le haut du pavé. Dans mes poèmes de cette époque là, j'éprouve la même colère contre l'anglais et parfois même j'écris en anglais pour le dire. À l'époque nous vivions très profondément cette oppression coloniale. Miron appartient à cette époque là.

La souffrance du colonisé a été nommée à partir de cette époque là mais elle était présente bien avant. Les années soixante correspondent à une prise de conscience où on vomit quelque chose et où on choisit collectivement de ne plus se laisser faire.

Zola lui se battait en France pour dénoncer l'oppression des travailleurs dans les mines de charbon, c'était la masse ouvrière. Cela rejoint Miron même si les contextes sont différents.

Il y a le thème de l'anomie, il y a beaucoup de passages : « Je vais, parmi des avalanches de fantômes. Je suis mon hors-la-loi et mon envers. Nous sommes cernés par les hululements proches des déraisons, des maléfices et des homicides. » « Poème mon regard, j'ai tenté que tu existes, luttant contre mon irréalité dans ce monde. Nous voici ballottés dans un destin en dérive, nous agrippant à nos signes méconnaissables. » C'est mon passage préféré. Cela veut vraiment dire quelque chose. Je me reconnais dans ce poème. Nos traditions et notre religion sont devenus très effacés si bien que nous avons parfois l'impression de ne plus avoir de culture. En tant que peuple, nous avons un malaise profond par rapport au religieux. On dirait que nous sommes devenus étrangers à ce monde, mais il me semble que cela fait parti de nous. C'est un peu l'histoire de ma génération qui n'est aucunement pratiquante même si moi je viens d'une famille croyante. C'est une question qui est bien présente pour moi.

D'après moi, Miron prend des métaphores et emploie un langage imagé pour aller au-delà des apparences et nous amenés encore plus loin parce qu'il veut creuser cette réalité qui le dérange par sa banalité. Il cherche à toucher l'inconscient des gens pour révéler ce qui n'est pas apparent au premier regard. Parfois il décrit l'évidence même sous une forme magnifiée sinon il n'y aurait aucun intérêt à lire cela s'il demeurait sur un simple mode descriptif. Il sublime la réalité en quelque sorte autant dans son négatif que dans son positif. Il embellit ou noircit la réalité pour nous faire saisir les enjeux qui y sont cachés. À la limite être ignorant et heureux cela n'est pas un mal, mais Miron s'insurge contre l'ineptie de l'être colonisé. Nous souffrons collectivement d'une aliénation profonde et il s'est donné comme mission de nous le révéler. Comme peuple, nous pratiquons beaucoup l'autodérision et nous ne semblons pas très fier de nous.



« Sommes-nous sans appel de notre condition ? Sommes-nous sans appel à l'universel recours ? » Notre misère comme peuple amputé de lui-même rejoint l'universel parce que d'autres peuples sont dans des conditions pires ou semblables aux nôtres.

Monologues de l'aliénation délirante

J'ai étudié la poésie et le rythme en poésie. Alors la poésie se lit selon un rythme qui lui est propre. Dans la poésie les accents sont beaucoup plus marqués que dans le langage courant. Il y a une musique dans la poésie.

C'est proche du slam ce genre de poème.

On sent la lourdeur de la ville et de l'artificiel et Miron se sent aliéné là-dedans.

J'étais à Montréal à la même époque.

À l'époque, Montréal était beaucoup une ville anglophone où on se sentait étranger dans son propre pays. Il y avait l'est et l'ouest de Montréal et c'était très marqué à l'époque comme différence socio-économique. Et le pouvoir économique était nettement à l'ouest. Sauf Saint-Henri évidemment qui, quoi qu'à l'ouest, était francophone et défavorisé.

Oui, mais la langue de travail à l'époque, c'est l'anglais et ce peu importe les locuteurs. Même si 80% des employés étaient francophones, les ordres se donnaient en anglais. Les Forman étaient ceux qui traduisaient les ordres et ils étaient la plupart du temps francophones. Et même si tu maîtrisais la langue anglaise, les postes élevés étaient réservés aux anglophones. Mon grand-père travaillait à la Shawinigan Power et après trente ans de loyaux services, un poste plus élevé était à sa portée, mais les employeurs ont préféré faire venir d'Angleterre un jeune cadre dans la trentaine. C'était comme cela à l'époque au royaume du Canada.

Ce texte est noir mais cela peut être lumineux de dire une souffrance qui n'est pas nommée. Je pense que c'est comme cela qu'il faut le comprendre. La souffrance est présente mais elle n'est pas dite. C'est comme lorsque les chansonniers ont pris une guitare et se sont mis à chanter notre quotidien. Oui, c'est négatif mais il y a là un aspect thérapeutique, psychanalytique de dire les choses et de les nommer telles qu'elles sont. Il est important de dire ce qui nous blesse, plutôt que de demeurer dans le non-dit, dans le mal-être., et là on se sent mal, sans savoir ce que l'on a.

Lors de la guerre du Viet Nam, Bob Dylan avait composé « Blowing in the wind », c'est une chanson belle et triste qui dénonce aliénation et qui dérange.

Pour revenir à Miron, la première strophe est très belle : « À partir de la blanche agonie de père en fils, à la consigne de la chair et des âmes, à tous je me lie, jusqu'à l'état de détritissés s'il le faut dans la résistance, à l'amère décomposition viscérale et ethnique, de la mort des peuples drainés, où la mort n'est plus la mort de quelqu'un. »

« Je dérive dans des bouts de rues décousues. Voici ma vraie vie — dressé comme un hangar — débarras de l'Histoire — je la revendique. Je refuse un salut personnel et transfuge, je m'identifie depuis ma condition d'humilié. Je le jure sur l'obscur respiration commune, je veux que les hommes sachent que nous savons. »

Il parle des quartiers défavorisés comme étant la condition commune de la plupart des Québécois. C'est le débarras de l'histoire ces quartiers là mais je revendique mon appartenance à cette réalité. Les gens qui habitent dans ces quartiers savent ce qu'ils vivent, ce ne sont pas des imbéciles, ils connaissent leur état d'oppression.

En 1968, j'ai effectué une enquête sociologique d'un mois dans Rosemont-La-Petite-Patrie et effectivement cet atmosphère là était palpable.

« Je voudrais m'enfoncer dans la nord nuit de métal. » J'ai l'impression qu'il parle de Nord-Métal en Abitibi.

Le texte nous révèle ce que nous avons déjà en nous comme perspective interprétative de la réalité. Un pauvre, une femme, un immigrant, y trouveront des sens différents. C'est d'ailleurs l'une des façon de lire la Bible en la considérant comme un texte vivant parce qu'il continue à susciter des choses nouvelles dans le cœur de celui ou celle qui le lit.

L'octobre

Ici on sent plus le militant. C'est un cri de guerre ce poème. C'est peut-être aussi à cause de celui-là qu'il a été arrêté en 1970.

On reconnaît aussi des allusions à Mao avec la longue marche du Québec. Il devait être maoïste un peu. À cette époque, ce n'était pas rare.

On sent l'écriture d'un auteur engagé dans l'histoire qui est en train de se faire.

Ce poème là aurait pu être lu par Michel Chartran.

« Je vais rejoindre les brûlants compagnons dont la lutte partage et rompt le pain du sort commun dans les sables mouvants des détresses grégaires. » Il semble mêlé un langage religieux à sa quête de libération.

Rompre le pain tel que le Christ l'a fait c'est innovateur mais il n'était certainement pas le premier à faire cela dans l'histoire de l'humanité. Il s'agit là d'un archétype très ancien. Ce qui me frappe là dedans c'est que la cause nationale du Québec rejoint les autres causes des peuples opprimés. Il se sait solidaire de tous les combats de tous les peuples qui luttent pour leur souveraineté. « Nous n'avons pas su lier nos racines de souffrance à la douleur universelle dans chaque homme ravalé. » Moi je me reconnais là-dedans parce qu'il transcende l'ethnocentrisme des Québécois.

Au début, il parle de notre histoire, que nous sommes un peuple opprimé, après il parle d'un réveil. Puis, il y a quelqu'un qui se lève et qui dit ça suffit. On passe de la prise de conscience à la colère puis à la révolte. On est tanné que les anglais viennent nous dire quoi faire. À un moment donné, le monde se lève et décide que cela suffit.

« Nous te ferons, terre de Québec, lit des résurrections et des mille fulgurances de nos métamorphoses de nos levains où lève le futur de nos volontés sans concessions. » Il mélange le langage religieux et la pensée marxiste.

Il inculture le christianisme et le socialisme dans notre histoire en devenir, comme la Révolution cubaine ou nicaraguayenne n'ont pas été des copies de la Révolution russe.

1970 constitue l'apogée de la première phase de la Révolution tranquille qui débute avec l'élection du parti libéral en 1960, la seconde partie se termine avec le référendum perdu de 1980.

Il parle beaucoup du catholicisme là-dedans. « L'homme de ce temps porte le visage de la flagellation... »

« Voici mes genoux que les hommes nous pardonnent nous avons laissé humilier l'intelligence des pères. Nous avons laissé la lumière du verbe s'avilir jusqu'à la honte et au mépris de soi dans nos frères... »

C'est un texte théologique. Il y a une fusion entre la militance et le catholicisme.

De fait, seul un Québécois pouvait écrire ce poème là.

En Théologie de la Libération, on ne renierait certainement pas ce texte.

Cela dénote l'identité de l'époque où l'Église est encore présente. Selon moi, il utilisait son langage pour mieux la déposséder de sa force. La terminologie était compréhensible pour le peuple. Il ne parle pas de religion mais il utilise des termes religieux. Il ne s'agit pas d'une poésie bourgeoise pour une élite. Il parle pour le peuple, par le peuple, alors il emploie les matériaux qui ont une forte évocation dans l'esprit des gens de l'époque. Il utilise la terminologie religieuse pour transmettre un message qui est grave et révolutionnaire.

Il est vrai que l'on récupère beaucoup les mots religieux dans la vie profane en détournant la plupart du temps le sens de ces mots.

Moi, j'ai beaucoup aimé cela et le texte Octobre représente très bien l'histoire du Québec. Seul un Québécois pourrait écrire cela. L'histoire de la gauche et l'histoire sacrée se sont rencontrés dans les années 1970 au Québec.

Moi je reconnais la Théologie de la libération dans plusieurs lignes d'Octobre. Il y avait un ressort, une fibre, là-dedans que nous avons malheureusement perdu. La foi en elle-même et ses valeurs profondes nous donnaient une force collective et individuelle pour affronter à peu près n'importe quoi. Les gens avaient 20 enfants et ils ne mangeaient que des patates puis ils ont fondé une nation Le courage dont nos ancêtres ont du faire preuve aurait été impossible sans le secours de la foi selon moi. Parce que la seule force mentale ne suffit pas lorsqu'il s'agit de réaliser l'impossible et que le bon sens te dit que cela ne peut se faire. Nous sommes issus de l'abîme. Nous devrions même pas être là comme peuple. Le simple fait de notre survivance a déjoué toutes les probabilités. Seule une foi trempée dans de l'acier, pas l'institution, mais la foi, a permis à nos ancêtres de survivre et de prospérer. Nous sommes un accident de l'histoire. Cela ne s'est pas fait à coup de fusil mais de 15 à 20 enfants par famille. Il y a eu un sacrifice énorme qui a été fait par nos ancêtres pour nous mettre au monde.

Aujourd'hui, le sentiment que j'ai, c'est que nous avons coupé avec cette racine profonde. Nous sommes les derniers qui croyons et après cela on ne sait pas ce qui vient.

Moi, je vois une recherche spirituelle chez plusieurs jeunes que je rencontre. Spirituel au sens large comme une quête de sens et d'authenticité. Je n'ai pas les réponses mais nous cheminons dans la réflexion et dans l'action. Mon leitmotiv c'est la justice sociale. « Et toi, Terre de Québec, Mère Courage dans ta Longue Marche, tu es grosse de nos rêves charbonneux douloureux, de l'innombrable épuisement des corps. » Il me semble qu'il faut continuer la marche et ne pas oublier nos rêves d'être un peuple digne et fier de ce qu'il est.

L'homme de ce temps porte le visage de la Flagellation

Et toi, Terre de Québec, Mère Courage

Dans ta Longue Marche, tu es grosse

De nos rêves charbonneux douloureux

De l'innombrable épuisement des corps et des âmes

Je suis né ton fils par en haut là-bas

Dans les vieilles montagnes râpées du Nord

J'ai mal et peine ô morsure de naissance

Cependant qu'en mes bras ma jeunesse rougeois.

Voici mes genoux que les hommes nous pardonnent

Nous avons laissé humilier l'intelligence des pères

Nous avons laissé la lumière du verbe s'avilir

Jusqu'à la honte et au mépris de soi dans nos frères

Nous n'avons pas su lier nos racines de souffrance

À la douleur universelle dans chaque homme ravalé.

Je vais rejoindre les brûlants compagnons

Dont la lutte partage et rompt le pain du sort commun

Dans les sables mouvants des détresses grégaires.

Nous te ferons, Terre du Québec

Lit des résurrections

et des mille fulgurances de nos métamorphoses

De nos levains où lève le futur

De nos volontés sans concessions.

Les hommes entendront battre ton pouls dans l'histoire

C'est nous ondulant dans l'automne d'octobre

C'est le bruit roux des chevreuils dans la lumière

L'avenir dégagé, l'avenir engagé.